1939-1940

Valentino BATTISTUTA

Volontaire italien de la brigade Garibaldi

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 47 (juin 1992mars 1994), p. 9 ; n° 48 (septembre 1992), p. 5; n° 49 (septembre 1992), p. 2 et 3.

Témoignage recueilli en novembre 1986 par Didier Naude, membre du Conseil d'administration de l'Amicale*, pour la radio* La Voix du Béarn*.*
Texte validé par Valentino Battistuta.

Valentino BATTISTUTA est né en avril 1906,fils d'une famille modeste de cinq enfants. Son père est chef d'équipe dans une tuilerie,sa mère,ménagère.

Originaire de l'Italie du nord-est, à 50 kilomètres de Trieste, il a connu les tristes réalités de la première guerre mondiale, entre les Autrichiens et les Italiens. Il a commencé à travailler dès l'âge de 14 ans comme ouvrier d'usine et ensuite manoeuvre maçon.

Sa tendre jeunesse se passe sans trop de problèmes. Elément stable, sans préoccupations idéologiques, il prend conscience des réalités, avec la naissance du fascisme et le début de ses crimes en Italie, en proie avec la misère et le chômage. Il effectue son service militaire dans la région de Rome, où il devient vite, malgré peu d'instruction, un technicien spécialisé dans l'artillerie. En 1931, l'austérité, les difficultés de trouver du travail le conduisent à émigrer en France. Le voici dans la région de Vic-Fézensac (Gers) à trouver une activité : tout d'abord comme ouvrier agricole, ensuite dans la maçonnerie. En 1934, il visite, avec un ami, le nord de l'Espagne. Il s'éprend vite pour ce peuple espagnol qui veut asseoir une démocratie où il fera bon vivre pour toutes les couches de la société.

Il ne peut résister à l'appel d'une nation que des forces obscures veulent baillonner. En vélo, il rejoint Cerbère, en passant par Lannemezan. Après maintes péripéties, le voici en Espagne. Par le train, il gagne Barcelone et participe à des actions sporiadiques dans la région de Lérida, puis Huesca, avec des groupes faiblement armés, composés de volontaires étrangers, sous la conduite d'un capitaine français.

Témoin d'atrocités et de crimes commis par les nationalistes à la solde de Franco, c'est avec beaucoup plus de motivation qu'il participe à la lutte contre ces derniers, notamment avec des Allemands anti-nazis de la Brigade Ernst Thaëlman, dans les régions de Huesca et Yaca. Il est blessé à Téruel en 1937, d'une balle qui lui laboure la jambe droite. Il est témoin de scènes de fraternisation entre fascistes, gouvernementaux et brigadistes, mais vite stoppées par des officiers franquistes. Après des soins dans un hôpital militaire de Barcelone, il revient reprendre le combat, avec ses camarades, dans la région de Huesca. Il est blessé une seconde fois par un éclat d'obus, témoin obstiné encore actuellement fiché dans sa chair...

1939 : après l'écrasement des derniers bastions de résistance de la République, sous le poids de la coalition fasciste de l'Allemagne et de l'Italie, et pour éviter l'encerclement et la capture, le flot des civils espagnols, des combattants de l'armée républicaine et les Brigadistes refluent vers la frontière française.

De terribles bombardements aériens s'acharnent

De terribles bombardements aériens s'acharnent alors sur ce troupeau humain, semant une panique effroyable, laquelle se transforme bien vite en boucherie inhumaine.

Passage en France, sous le regard haineux et méprisant des autorités, des forces de police et de l'armée. Battistuta raconte :

"La propagande pro-nazie, distillée en France, nous assimilait à des brigands, à de la racaille révolutionnaire! Il fallait, pour les évènements historiques que nous allions vivre, nous réduire à l'état d'esclaves. Nous étions frappés d'infamie :triste ironie du sort !...

Au fil des jours, nous fûmes dirigés vers le camp d'Argelès sur mer, installé à la hâte. Ce que nous avons vécu, nous les précurseurs de la Résistance contre l'idéologie fasciste, nous les combattants de la liberté, le pays et les dirigeants qui nous "accueillaient" derrière les barbelés, allait plonger tout un peuple dans le sacrifice, les ruines, le sang et les larmes "....

Nous sommes en février 1939. Le passage de la frontière a lieu à Cerbère. Battistuta est transporté par train, à cause de sa blessure; mais la plaie, mal soignée et vu les conditions de transport, s'envenime affreusement et le fait horriblement souffrir. Il remarque, dans le regard et dans certains propos injurieux des gardes mobiles français, de la hargne et de la haine à l'égard de ce misérable troupeau humain. Cela ajoute à l'horreur de la tragédie vécue. La plus grande partie sera acheminée par la route vers les plages d'Argelès-sur-mer, qui font face à la " grande bleue ". C'est près de 500.000 personnes qui furent bientôt parquées, telles des bêtes, sur une terre dite d'"asile" qui portait le nom, ô ironie ,de" douce France "!...

Pas de constructions, ni en dur, ni en bois, seulement un réseau de barbelés et un détachement de gardes mobiles et de soldats sénégalais pour en assurer la surveillance.

Par manque de soins, l'état de sa jambe s'aggravant, notre ami Battistuta sera amené sur un bateau sanitaire, accosté à Port-Vendres, pour y subir une intervention chirurgicale. Ensuite,il sera transporté à Sète pour y achever sa convalescence.

il se souvient d'un incident qui eut lieu, à l'occasion de la Fête du Travail, le 1° mai 1939 : un groupe de malades et blessés se trouvant hospitalisés dans l'établissement, fêtant à leur manière la journée des travailleurs, ils furent pris à partie par un officier de gendarmerie qui entra dans une colère épouvantable, les menaçant de les renvoyer à Argelès-sur-mer et malmenant plusieurs malades. Quelques jours après,Valentino fut transféré dans un camp d'internement à Agde puis, dernière destination, à Gurs qui se refermera sur lui, après acheminement par train en passant par Toulouse, Pau et Oloron; le reste du trajet en camion.

Conduit dans un baraquement de l'ilôt "A" , il connaîtra les mauvaises

conditions de vie au camp béarnais: baraque sans plancher, pas d'isolation, papier goudronné en toiture, c'est là que s'entassaient les détenus.

GURS, charmant village où se détachent,par temps clair, les cîmes majestueuses des Pyrénées ! A l'entrée de ce paisible village, c'est la tache hideuse de ce camp installé à la hâte pour y "accueillir ", d'abord des soldats de l'armée républicaine espagnole,des volontaires des Brigades internationales, des réfugiés civils, puis des Juifs allemands, belges, français (qui seront livrés plus tard aux occupants nazis par les autorités de l'Etat vichyste) ainsi que des citoyens français, considérés comme subversifs par les dirigeants de l'époque.

Si, au sud, s'étire la chaîne montagneuse, au nord passe la route qui relie Oloron à Gurs. Les habitants des villages avoisinants viennent de temps à autre de l'autre côté des barbelés contempler ce troupeau concentrationnaire, par compassion ou curiosité ? Etaient-ils sensibles à la vindicte populaire véhiculée par la propagande de certains milieux politiques hostiles à la République, ou à la rumeur publique qui n'en finissait pas de les taxer de tous les maux ?

Malgré la dureté de la déportation, de tous ses aléas, il fallait, pour les plus tenaces, les plus combattifs, les plus lucides, de l'espoir, du courage et de la ténacité, pour que la vie de tous les jours soit plus humaine, plus supportable au plus grand nombre.

C'est ainsi que s'organisa, jour après jour, mois après mois, une vie culturelle et artistique surprenante. De l'intelligence, du génie, de l'habileté de certains internés naquirent, avec des matériaux de fortune, des chefs-d'oeuvre d'une rare perfection, d'une étonnante authenticité (statues, tableaux, petites mécaniques, constructions, modèles réduits,etc.;)

Autour de petites activités cultu-

relles, musicales et techniques, s'organisa une activité débordante d'originalité et de richesse intellectuelle, afin d'échapper à la déchéance humaine, au désespoir , à la mort ...

Mais au fait, qu'en était-il donc de ces *"sanglants révolutionnaires, de ces étrangers dangereux et maudits"* ? Un fait historique significatif allait ébranler ces assertions. Valentino Battistuta se souvient:

" le jour de la Fête Nationale de la France, le 14 juillet 1939, deux représentants du gouvernement, le Préfet des Basses Pyrénées, le général Gamelin et d'autres personnalités inspectèrent le camp de Gurs. Ils furent accueillis par une double haie d'internés, dans un alignement impeccable et malgré la pauvreté de leur vestiaire, leur tenue était correcte et leur allure imposante. Ces conditions inattendues troublèrent les visiteurs. Ils découvrirent aussi, avec surprise, les richesses d'imagination de ces fiers et talentueux internés qui surent réaliser et exposer leurs productions surprenantes. Ils durent s'incliner devant de telles réalisations et c'est le commandant du camp qui leur rapporta leurs appréciations "

Ce côté pittoresque de la vie au camp de Gurs ne nous fait pas oublier l'aspect révoltant, inhumain, de cet univers concentrationnaire. Comment ne pas se souvenir, au fil des mois et des saisons, que la pluie, la chaleur, le froid, la boue, les rats, la sous-alimentation, la maladie, le manque d'hygiène, les mauvais traitements, la bestialité des gardes, le désespoir, la peur, furent des facteurs décisifs dans le décès d'un grand nombre de malades, de vieillards, de femmes et d'enfants.

Il ne faut pas oublier que c'est parmi les déportés d'origine juive que le pourcentage des morts fut le plus important!

(à suivre)....

(...) Valentin BATTISTUTA est resté interné à Gurs durant plus d'un an. Malgré son handicap physique (séquelles de blessures de guerre en Espagne),il contracte un engagement dans la Légion Etrangère, dans le but d'échapper à l'internement qu'il supporte difficilement. Sa décision s'avérera inutile: reconnu inapte,il sera réformé.

Il partageait alors sa détention avec un médecin et un professeur, d'origine slave, ayant eux aussi fait partie des Brigades Internationales.

Au mois de mars 1940, il quitte Gurs, avec des compagnons d'infortune,pour être acheminé depuis la gare d'Oloron vers un camp de travail à Harnes (Pas de Calais). C'était dans le but de participer à la construction de fortifications et au creusement de tranchées, pour le compte de la Défense nationale. Répartis en plusieurs commandos placés sous la surveillance de la gendarmerie française, il se souvient de l'état d'esprit de ces militaires, dont l'un d'eux avait l'invective facile :*"--il faut que ça marche sinon, cinq balles dans la peau !."* disait-il...Brutalité verbale, mais aussi brutalité physique. Dans l'ambiance où vivait ces "travailleurs forcés", le climat n'était pas à la production, ni à la soumission: nombre de requis s'évadèrent, certains furent repris et reçurent un dûr châtiment. Il n'a pas oublié le "passage à tabac" d'un compagnon évadé et repris, brutalement rossé par un gardien, et dont les plaintes parvenaient depuis le marabout où se déroulait cette séance de punition.

Devant la rigueur de cette répression, un mouvement d'indignation et de solidarité se manifesta et, à l'unanimité, les travailleurs refusèrent de se rendre sur les chantiers.

Il fallait crever l'abcès! Il ne restait plus au Chef de la Compagnie, devant les travailleurs assemblés, qu'à tenir un discours apaisant et rassurant, ce qui contribua à faire tomber la fièvre et les commandos reprirent le chemin du travail.

Sur les chantiers, les conditions matérielles étaient mauvaises, la nourriture déplorable,la moralité douteuse.

Une trentaine de camarades,soupçonnés d'être les instigateurs de ces menées "subversives",furent priés de faire leur valise et conduits sous bonne escorte à la gare d'Arras. Première étape : Paris... *"--dès notre arrivée dans la capitale, des cheminots nous informèrent que la gare d'Arras avait été bombardée par les "boches" quelques heures après notre départ....Nous avons repris le train, mais à chaque arrêt,les voyageurs "malgré eux" se dispersaient dans la nature, malgré les consignes strictes de nos surveillants armés. Nous continuions d'ignorer notre destination et c'est à partir de Bordeaux que nous comprîmes que nous retournions dans le Sud-Ouest de la*

France. Ce ne fut donc pas une surprise pour moi, en arrivant à Pau, de penser que nous allions nous retrouver une nouvelle fois dans le camp d'internement pyrénéen, à Gurs.

Dans le camion qui nous acheminait de la gare d'Oloron vers ce triste endroit, nous n'étions que 12 ou 13, tous les autres s'étant "évanouis"tout au long du parcours en train. J'ai retrouvé quelques camarades italiens dans le baraquement qui m'avait été désigné et c'est avec une certaine ironie que l'un d'eux eut cette réflexion --"Tiens! tu reviens de vacances ?"...ce qui me fit sourire amèrement, après toutes les péripéties que j'avais vécues.

Quelques semaines après, en juin 1940, avec d'autres internés du camp, nous avons repris le train à Oloron, sans autre explication. Pour mon deuxième séjour à Gurs, j'avais constaté que la population carcérale était plus réduite, des ilôts déserts..Que fallait-il en conclure ? Des "pensionnaires forcés" me firent comprendre que des centaines de femmes et d'hommes, escortés sous bonne garde, partaient vers une destination inconnue...

Malgré les recommandations de mes "accompagnateurs, pour moi: finies les hésitations! Ma décision était prise. Profitant d'un arrêt du train entre Tarbes et Toulouse, je faussais compagnie à mes cerbères...

Je venais de retrouver la liberté. Quelques jours après, une connaissance m'accueillait et me donnait du travail. Dans le courant de l'année 1943, me trouvant dans le Gers, dans les environs de Vic-Fézansac, je pris contact avec des patriotes et m'engageait dans les rangs de la Résistance où notre groupe mena un combat de guérilla.

La libération de la Gascogne me retrouva à Lourdes,avec une compagnie de F.F.I. Puis ce fut la libération du territoire français et la fin de la tragique guerre mondiale "

FIN

Biographie de Valentino Battistuta

Valentino BATTISTUTA, membre fondateur de l'Amicale du camp de Gurs, est décédé à Pau le 2 décembre 1995. Devenu non-voyant, il s'est éteint discrètement, âgé de 89 ans. L' Amicale était représentée à ses obsèques par nos amis Francis ALLUE et Francisco GUZMAN. Nous reproduisons ci-dessous l'hommage que lui a consacré « *La République des Pyrénées* » dans son n° du 14 / 12 / 95.

Reproduction Pyrénées-Presse.

Témoin actif des événements majeurs de la première moitié de ce siècle, âgé de 89 ans, Valentino Battistutta est décédé à Pau le 2 de ce mois. Les obsèques fort discrètes ont eu lieu dans l'église Saint-Pierre, dans son quartier.

Né dans une bourgade proche de Milan il est ouvrier du bâtiment lors du prélude de la montée du fascisme auquel il s'oppose dans son syndicat de tendance socialiste-libertaire. Sa passion pour les courses de vélo le fait participer à des épreuves locales voire régionales où il obtient de brillants succès. Le «Campionissimo» Bottechia le distingue, l'encourage et s'emploie à s'insérer dans une équipe nationale professionnelle. L'arrivée au pouvoir de Mussolini permettra aux fascistes régionaux non seulement d'interrompre cette ascension sportive et de faire subir au syndicaliste des interrogatoires à base de bastonnades et de purges à l'huile de ricin.

Après de longs mois de vie clandestine active, il parvient à fuir son pays et à gagner la France en 1935. Avec d'autres exilés italiens installés en Gascogne, il continue la lutte antifasciste. La nouvelle du soulèvement factieux en Espagne aidé en matériel et en unités mussoliniennes se traduit par la volonté de donner un coup de main aux Républicains espagnols et ainsi de combattre directement contre les fascistes italiens. Venant de France mais aussi d'Italie c'est la formation à Madrid de la «Centurie Justizia y Libertad» et sa participation aux combats dès les premiers jours du mois d'août 1936. Battistutta sera de toutes les batailles avec les camarades de la Brigade Internationale Garibaldi.

Après son internement au camp de Gurs, il sera incorporé dans l'Armée Française dans une unité de Fortification où il renouera, avec son ami de Gurs, le médecin bulgare Assen Wassileff. Pendant l'occupation naazie, il s'incorporera aux maquis FTPF du Gers. Un fusil à la main il continuera obstinément son combat antifasciste.

Retiré dans son appartement de la rue Rhin-et-Danube, le Garibaldien était présent aux assemblées et manifestations organisées par les diverses associations antifascistes. Il fréquentait régulièrement le centre social de la Pépinière ou sa grande discretion sur ses luttes et ses épreuves forçait le respect.

À Rome, l'Association nationale des Garibaldiens chargea François Mazou, ancien des Brigades Internationales, de décorer Valentino Battistutta de la médaille commémorative réservée aux anciens «Garibaldiens d'Espagne». Le 12 août 1992, en présence d'un petit groupe d'Espagnols anciens combattants républicains, sans grand protocole, la cérémonie fut empreinte d'une grande dignité. L'émotion du Volontaire de la Liberté fut partagée. Encore plus marquante alors que Valentino, souriant et pleurant, affirmait : «Sûr, c'est un moment important pour moi car je n'ai pas été oublié».

Devenu non voyant, Battistutta vivait paisiblement. Il s'est éteint discrètement. Il est probable que ces divers compagnons de combat s'emploiront à faire connaître et à donner en exemple la vie de lutte de ce Palois d'adoption.